Document généré le 12 oct. 2024 03:49

Études littéraires africaines

Du rôle des missions et des églises dans la constitution du champ littéraire camerounais à l'ère coloniale

François Guiyoba

Numéro 35, 2013

L'impact des missions chrétiennes sur la constitution des champs littéraires locaux en Afrique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1021710ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1021710ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Guiyoba, F. (2013). Du rôle des missions et des églises dans la constitution du champ littéraire camerounais à l'ère coloniale. *Études littéraires africaines*, (35), 61–76. https://doi.org/10.7202/1021710ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DU RÔLE DES MISSIONS ET DES ÉGLISES DANS LA CONSTITUTION DU CHAMP LITTÉRAIRE CAMEROUNAIS À L'ÈRE COLONIALE

Les Missions et les Églises ont favorisé et accompagné l'émergence de la modernité littéraire au Cameroun, y suscitant la constitution d'un champ littéraire dont l'évolution a connu des fortunes diverses. En effet, à en croire Pierre Bourdieu [1], tout champ se caractérise par une relative autonomie, ou du moins aspire-t-il à celle-ci. Or, à l'ère coloniale, la littérature camerounaise est largement tributaire des Missions et des Églises qui ont le quasi-monopole des moyens de sa promotion, et ce, à des fins essentiellement évangélisatrices. Ces moyens sont les écoles, les collèges, les séminaires, les imprimeries, les maisons d'édition, etc. Les auteurs sont presque tous formés dans le moule missionnaire, au point que, selon un paradoxe qui n'est peut-être qu'apparent, certains d'entre eux brilleront par leur verve anticléricale. Des imprimeries appartenant à l'une ou l'autre Église sortiront des Bibles en langues camerounaises, des journaux, des manuels scolaires, des œuvres de fiction et des ouvrages divers, bon nombre de ceux-ci étant globalement conformes à une ligne éditoriale fortement marquée par la volonté d'évangéliser.

Tout cela a entraîné la fixation de quelques langues locales pour les besoins de la cause évangélisatrice, mais aussi, en sens contraire, l'abandon progressif de l'écriture en langues locales jusqu'aujourd'hui, abandon qui a commencé à se faire sentir sous l'influence française. De l'époque coloniale à nos jours, une autre évolution s'est fait sentir : l'instance extra-littéraire par rapport à laquelle ce champ littéraire était dépendant s'est progressivement déplacée du pôle missiologico-ecclésial vers le pôle politico-économique national et international.

Pour rendre compte de ces évolutions, nous devrons d'abord poser la question générale de la modernité littéraire. Nous rappellerons ensuite ce qu'il en fut du Cameroun à l'ère coloniale, en particulier quant aux missions chrétiennes et à l'histoire du champ. Tout cela nous permettra d'analyser ce que fut le rôle des missions et des Églises dans ce contexte.

---

[1] *Cf.* BOURDIEU (Pierre), *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, coll. Libre examen, Série Politique, 1992, 480 p.

La modernité littéraire occidentale

Selon Pierre Bourdieu, c'est au 19e siècle « que se constitue l'univers littéraire que nous connaissons aujourd'hui, *espace arraché aux bureaucraties d'État et à leurs académies* » [2]. En effet, « nul ne peut plus désormais décider en maître absolu de ce qu'il faut écrire et des canons du bon goût : la reconnaissance et la consécration se jouent dans et par la lutte que se livrent écrivains, critiques et éditeurs » (*ibid.*). Dans ces conditions, la notion de littérature ne renvoie plus seulement aux œuvres, mais aussi à leur contexte de production, au sein duquel s'exerce une dynamique concurrentielle : « Le champ littéraire […] est un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent […]. Et les prises de position […] ne sont pas le résultat d'une forme quelconque d'accord objectif, mais le produit et l'enjeu d'un conflit permanent » [3]. Ce « produit » n'est pas seulement déterminé par le résultat du conflit qui implique des acteurs particuliers, mais plus généralement par les « conditions de possibilité » qui délimitent le choix des acteurs et leurs stratégies :

> Chaque prise de position […] se définit […] par rapport à l'univers des prises de position et par rapport à la *problématique* comme *espace des possibles* qui s'y trouvent indiqués ou suggérés ; elle reçoit sa *valeur* distinctive de la relation négative qui l'unit aux prises de position co-existantes auxquelles elle est objectivement référée et qui la déterminent en la délimitant [4].

Il ne faut donc pas, anachroniquement, attendre des agents autre chose que ce qu'ils peuvent donner à tel moment dans tel état du champ. Néanmoins, ils sont pourtant contraints, s'ils veulent obtenir davantage de capital symbolique dans le champ (la « valeur distinctive »), de s'opposer aux « positions co-existantes », d'avoir, donc, une « relation négative » à la fois avec les autres positions à l'intérieur du champ littéraire, et avec les positions valorisées dans d'autres champs, hors littérature. Même s'il peut y avoir une valeur sociale attachée à un succès d'auteur, les positions de l'écrivain ne sont pas, par leur nature, en congruence avec celles du contexte de production, à plus forte raison avec celles des éditeurs, de l'école, et d'autres instances de consécration. La modernité se caractériserait,

---

[2] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, 4e page de couverture ; nous soulignons.
[3] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 323.
[4] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 323-324 ; l'auteur souligne.

de ce fait, par l'émancipation de l'auteur par rapport aux autres acteurs du champ social.

L'histoire de la littérature occidentale depuis le milieu du 19e siècle connaît ainsi, selon Bourdieu, trois temps correspondant à « trois états du champ » [5]. Vient d'abord l'affranchissement de l'art par rapport à une « subordination structurale » [6] à l'argent, à l'aristocratie et au politique. Lui succède l'organisation du champ « selon [...] l'opposition [...] entre la production pure, destinée à un marché restreint au producteur, et la grande production, orientée vers la satisfaction des attentes du grand public » [7]. En fin de processus émerge « ce monde à part qu'est le champ artistique ou le champ littéraire tel que nous le connaissons aujourd'hui » [8]. En somme, la modernité littéraire occidentale se caractérise par la tendance du champ littéraire à une autonomie toujours plus grande, caractérisée par la figure de l'auteur et de son génie créateur.

Les Missions chrétiennes au Cameroun de l'ère coloniale [9]

La présence des missionnaires occidentaux, et surtout européens, précède la colonisation proprement dite et se poursuit au-delà de l'indépendance du Cameroun. Elle s'opère, au début, en trois grandes phases, à savoir l'arrivée des missionnaires, leur établissement sur la côte et leur progression à l'intérieur du pays, et ce, sur le fond des vicissitudes liées aux régimes des puissances coloniales et aux deux dernières guerres mondiales.

Peu de pays africains ont été l'objet d'une ruée missionnaire d'une envergure comparable à celle qu'a connue le Cameroun. Presque tous les pays de l'Europe occidentale ont été de la partie, sans compter ceux d'Amérique du Nord, d'où le grand nombre d'Églises qui s'y sont investies. Cela pourrait s'expliquer par la grande diversité ethnique du Cameroun, chaque ethnie étant susceptible d'être visée par au moins une de ces Églises dont la progression a été plutôt rapide à l'intérieur du pays. Dans la première phase missionnaire qui s'étendra essentiellement des années 1840 aux années 1890, ces Églises sont presque exclusivement protestantes

---

[5] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 73.
[6] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 78.
[7] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 175.
[8] BOURDIEU (P.), *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 201.
[9] Nous nous appuyons, entre autres sources, sur : MESSINA (Jean-Paul) et Van SLAGEREN (Jaap), dir., *Histoire du christianisme au Cameroun. Des origines à nos jours. Approche œcuménique*. Paris : Karthala ; Yaoundé : CLE, coll. Mémoire d'Églises, 2005, 452 p.

et, pour la plupart, d'origine jamaïcaine, anglaise, allemande et suisse. Ce n'est qu'à partir de 1890 que commenceront à s'établir les Missions catholiques.

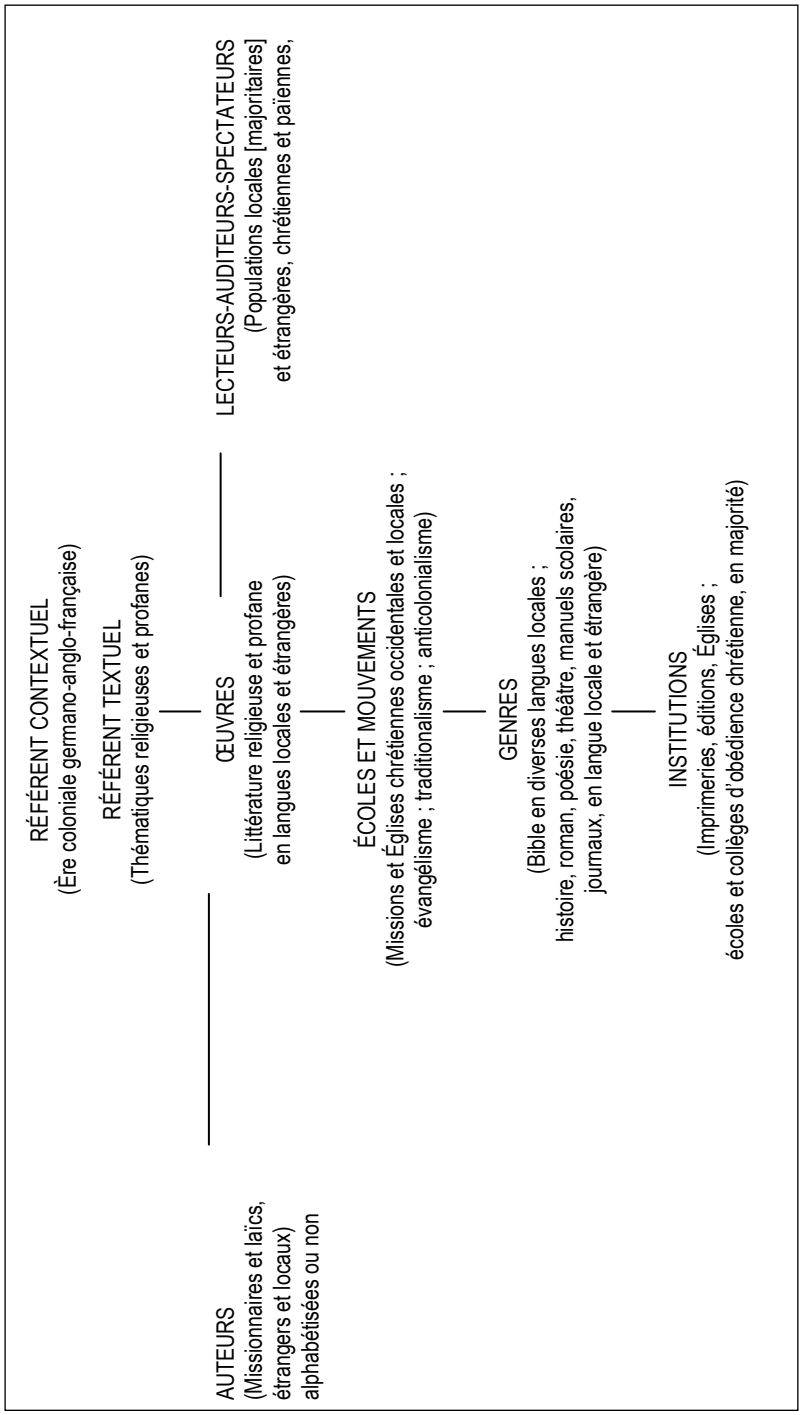
Certaines de ces Missions chrétiennes sont dominantes dans certaines zones du pays parce qu'elles s'y sont établies les premières. Le grand ouest, le littoral et le sud du pays semblent avoir une plus grande concentration de protestants, le reste du pays étant majoritairement d'obédience catholique. On observera aussi que beaucoup d'Églises protestantes locales se sont détachées des maisons-mères bien avant l'indépendance du pays. C'est le cas, par exemple, dans les années 1940 et 1950, de l'Église Baptiste Camerounaise, de la *Cameroon Baptist Convention*, de l'Union des Églises Baptistes du Cameroun et de l'Église Évangélique du Cameroun. Ce mouvement d'autonomisation des Églises par rapport aux Missions d'origine a continué au point que, du côté protestant, des « sectes » naissent tous les jours, si bien qu'il est parfois difficile de s'y retrouver.

C'est dire que les Missions et les Églises, toutes confessions confondues, ont joué et continuent de jouer un rôle important dans la société camerounaise. Celui-ci a consisté à soulager les misères spirituelles, intellectuelles et matérielles des fidèles à travers la propagation de l'Évangile, la construction des églises et la réalisation d'œuvres sociales qui ont toujours été reconnues d'utilité publique par l'État. Incidemment, mais aussi spectaculairement, ce rôle est allé de pair avec la contribution de ces Missions et Églises à la constitution du champ littéraire local, non seulement en anglais, en allemand et en français, les langues des colonisateurs, mais aussi dans les langues camerounaises.

Le champ littéraire camerounais de l'époque

Quels sont les acteurs du champ littéraire camerounais et quelles en sont les « conditions de possibilité » ? Retrouve-t-on, dans son évolution, les « trois états » bourdieusiens ? À l'époque coloniale, le champ local qui se constitue est fortement tributaire d'une situation socio-historique marquée par la présence allemande, puis anglaise et française. Cette influence étrangère n'est pas synonyme de *diktat* politique, économique ou autre, le système colonial n'ayant pas vraiment imposé de canons à l'abondante production littéraire qui s'est réalisée majoritairement en langues locales, du moins jusque dans le premier quart du 20e siècle. On peut en inférer que ce champ littéraire jouit déjà, à ses débuts, d'une certaine autonomie, ce qui s'aperçoit notamment dans les prises de position parfois conflictuelles des acteurs dudit champ. On peut le représenter par le

schéma suivant, inspiré par celui de la communication jakobsonienne :



Commençons par les *auteurs*. Les étudier suppose d'évoquer leur statut social, leurs fonctions spécifiques, leurs pays ou localités d'origine, leurs œuvres, leurs mouvements ou écoles d'appartenance, le contexte dans lequel ils évoluent, ce dont ils parlent dans leurs œuvres, les lectorats ou auditoires auxquels ils s'adressent, leurs conflits avec les autres agents du champ, etc. Aux nombreux ouvrages [10] qui concernent ces questions, on peut ajouter les études en langue *foufouldé* sur l'histoire des *lamidats* de l'Adamaoua [11]. On remarquera que, même si la religion islamique est dominante dans cette partie du pays, la graphie de ces références recourt à l'alphabet romain et non arabe, ce qui suggère qu'ils ont été écrits à l'époque de la colonisation française. D'autres références de ce type se rapportent au Sultan Ibrahim Njoya qui, à la fin du 19e siècle, « inventa son propre alphabet et écrit en bamun plusieurs volumes consacrés au droit, au savoir et aux coutumes Bamuns » [12].

Dans un premier temps, les auteurs sont d'origine occidentale. Les auteurs locaux les supplanteront progressivement dans les régions du littoral, de l'ouest, du centre, de l'est et du nord du pays, respectivement. Ils sont donc d'abord missionnaires, puis fidèles, pasteurs et prêtres locaux, et, enfin, laïcs. Leur production s'en ressent, qui porte d'abord sur des sujets religieux, auxquels s'ajoutent, au fur et à mesure, divers sujets profanes, en sorte que, au moment de l'indépendance du pays, les œuvres profanes sont de loin plus nombreuses et plus diversifiées que les religieuses.

Le contexte de production de ces œuvres étant pluriculturel, elles s'écrivent en autant de *langues* que de cultures en présence. Ces langues sont celles des colonisateurs anglais, allemands et français, mais aussi celles des tribus locales. Ces dernières sont au nombre de deux cents environ, et la littérature qui a été écrite dans les langues correspondantes est plus abondante que celle qui a été écrite dans

---

[10] Sur ces auteurs, lire, entre autres : MESSINA (Jean-Paul) et Van SLAGEREN (Jaap), dir., *Histoire du christianisme au Cameroun*, *op. cit.* ; BAHOKEN (Jean-Claude) et ATANGANA (Engelbert), dir., *La Politique culturelle en République Unie du Cameroun*. Paris : Les Presses de l'UNESCO, 1975, 93 p. ; « Historique de la littérature camerounaise. Yoshua Dibundu, Martin Itondo, Mumé Etia, Benjamin Matip, etc. », http://www.peuplesawa.com/fr/bnnews.php?nid=729, non paginé, mis en ligne le 15 avril 2007, consulté le 28 décembre 2010 ; http://www.cameroun-plus.com, mis en ligne en 2005, consulté le 12 janvier 2011.

[11] *Cf.* BAHOKEN (J.C.) et ATANGANA (E.), *La Politique culturelle en République Unie du Cameroun*, *op. cit.*, p. 60. Ces auteurs tirent cette information de : ELDRIGE (M.), « L'histoire des lamidats foulbé de Tchamba et Tibati », *Abbia*, (Yaoundé), n°6, 1965, p. 15-158.

[12] *Cf.* http://www.cameroun-plus-com, *loc. cit.*

une des langues occidentales. Cela peut s'expliquer par la conviction qu'il fallait d'abord alphabétiser les populations en langues locales, et traduire les textes chrétiens dans celles-ci, de manière à mieux faire passer le message religieux. Mais, au fil du temps, ces langues ont perdu leur usage littéraire, cette évolution s'accentuant avec l'esprit assimilationniste de la colonisation française, de telle sorte que, de la veille de l'indépendance à nos jours, le champ littéraire du Cameroun oriental présente une dominante francophone. Ceci a suscité un effet d'entraînement au Cameroun oriental anglophone où, comme dans le reste du pays, l'écriture en langues locales reste confinée à l'usage ecclésial.

Dans ces conditions, ce qui correspondrait à des écoles, *mouvements* et autres courants littéraires est constitué des différentes chapelles missionnaires et ecclésiales. Jusque dans les années 1920, ces mouvances sont baptistes, presbytériennes, évangéliques, catholiques et luthériennes. Les Missions correspondantes sont graduellement relayées par de nombreuses Églises locales dont les dénominations trahissent encore, de nos jours, leur filiation. Ce phénomène n'a cependant pas affecté l'Église catholique, qui n'a fait qu'essaimer en diocèses et paroisses.

Pour ce qui est de la production littéraire profane, elle se subdivise, *grosso modo*, en trois *tendances* dominantes, correspondant à autant de phases de son évolution, que nous appellerons l'évangélisme, l'endo-culturalisme et l'anti-colonialisme. La première se réalise dans le cadre de l'apprentissage de l'écriture en langues locales en vue de l'évangélisation des populations. La deuxième tendance s'inscrit dans le cadre d'une production littéraire centrée sur la conscience culturelle de soi, et ce, en langues camerounaises, même si cette production semble influencée, du point de vue générique, par les modèles occidentaux. Enfin, la troisième tendance caractérise la phase d'une écriture engagée, en français et en anglais, contre les colonisateurs. Il n'y a cependant pas de rupture entre ces tendances : l'évangélisme a trouvé un terrain propice à sa rémanence dans le culturalisme lorsqu'il s'est agi d'inculturer l'Évangile, et ce culturalisme sera lui-même une des raisons d'être de l'anticolonialisme. Les louanges à Dieu de Yoshua Dibundu et de bien d'autres auteurs ne résonnent-elles pas dans l'hebdomadaire *Jumwèlè la Bana ba Kamerun* (L'éveil des enfants du Cameroun) ? Et ne pourrait-on pas retrouver des échos de cet hebdomadaire dans l'engagement anticolonialiste de Ferdinand Oyono et de Mongo Beti, entre autres écrivains ?

Les *genres* littéraires se diversifient au fil du temps, probablement sous l'influence occidentale. Roman, poésie, théâtre, histoire, manuel, journal, autobiographie… sont des catégories occidentales recouvrant des réalités qui, sous les cieux camerounais, vont être réappropriées et se spécifier par rapport à leurs références étrangères.

Quelques *institutions* assurent la cohérence et la vitalité du champ littéraire camerounais, notamment des imprimeries et des établissements scolaires. À leur tête se trouvent les Églises et les Missions dont elles sont des « œuvres ». Il n'existe pas encore vraiment de maisons d'édition à l'époque coloniale : la plupart des livres qui circulent sont alors édités en Europe. Les autres sont, en quelque sorte, des réalisations d'amateurs sur des presses rudimentaires, ou sur celles de l'administration coloniale qui deviendront plus tard l'Imprimerie Nationale. Ce n'est que dix ans avant l'indépendance, et trois ans après celle-ci, que voient le jour, respectivement, les éditions Saint-Paul et CLÉ, pour ne mentionner que des éditeurs dignes de ce nom. Quant aux *imprimeries*, quelques-unes sont restées célèbres, qui datent d'avant l'époque coloniale tardive, à savoir celle de John Merrick à Isubu, celle d'Alfred Saker à Douala, celle du roi des *Bamoun*, Ibrahim Njoya, celle de la Mission Presbytérienne Américaine d'Élat, près d'Ébolowa, et celle de l'administration coloniale. La création de l'imprimerie Saint-Paul de Yaoundé n'interviendra qu'en 1950.

Les *établissements scolaires* restent l'apanage des Missions, du moins jusque dans les années 1940-1950, l'administration coloniale se contentant de les subventionner. Où qu'elles se trouvent, les Missions implantent systématiquement des établissements scolaires, en commençant par les écoles primaires. Inaugurée par Joseph Merrick, cette tradition s'est poursuivie pendant toute la période coloniale, au point que toutes les écoles rattachées aux Églises remontant à cette période datent de celle-ci. L'administration française va toutefois réduire considérablement les subventions accordées aux Missions en choisissant d'investir plutôt dans l'enseignement officiel : de cette époque date la création des établissements publics de référence, à l'exemple du lycée Général Leclerc. Le nombre des écoles publiques restera cependant toujours inférieur à celui des écoles confessionnelles.

La création d'établissements d'enseignement secondaire commence en 1938 avec celle du collège Saint Joseph de Bonjongo, en zone anglophone, par les missionnaires catholiques de la Société

Saint Joseph de Mill Hill [13]. Ce n'est que le début d'une série qui se poursuivra constamment pendant toute la période coloniale, au fur et à mesure de l'expansion des Missions.

Dans ce contexte, le champ littéraire camerounais ne peut générer que des biens qui relèvent du capital symbolique, c'est-à-dire sans valeur véritablement commerciale ou pécuniaire, non seulement pour les auteurs, mais aussi pour les destinataires des œuvres et pour les institutions en charge de leur réalisation matérielle et de leur distribution. Si les œuvres de Ferdinand Oyono et de Mongo Beti ont été traduites en plusieurs langues occidentales et ont été vendues dans le monde entier, leurs auteurs n'ont cependant pas vraiment vécu de leur plume, mais de leur travail de grand commis de l'État camerounais, pour le premier, et de professeur des lycées en France, pour le second. Tout au plus peut-on admettre qu'ils ont contribué aux bénéfices de leurs maisons d'édition. S'il en est ainsi de ces grandes figures de la littérature camerounaise, cela vaut aussi, à plus forte raison, pour leurs prédécesseurs dont les œuvres en langues locales et étrangères n'ont quasiment pas traversé les frontières nationales ; c'est aussi que les tirages sont peu élevés, destinés qu'ils sont à un public encore majoritairement analphabète au moment de l'indépendance du Cameroun. Qui plus est, les maisons d'édition et les imprimeries d'alors ne faisaient qu'œuvre philanthropique dans un contexte de pauvreté généralisée. Les écrivains n'étaient pas alors des agents au service d'institutions génératrices de revenus, mais les serviteurs bénévoles de causes religieuses, intellectuelles, culturelles et identitaires, c'est-à-dire de causes faisant appel à leur générosité (ou à leurs ambitions en termes de capital symbolique), plutôt qu'à leurs ambitions matérielles.

Pour autant, les acteurs du champ littéraire camerounais ne manquent pas de se positionner en fonction de leurs chapelles respectives, religieuses ou non, ce qui génère parfois des conflits plus ou moins larvés. La coexistence d'un nombre important de missions étrangères est déjà symptomatique de cette situation. Elle a beau être pacifique, elle n'en trahit pas moins des désaccords idéologiques remontant à la Réforme et importés dans la réalité camerounaise. Le protestantisme au Cameroun semble devoir son dynamisme à ces désaccords qui aboutissent parfois à des schismes. Par exemple, « l'usage du bulu causera […] en 1934 un schisme qui fit naître

[13] Nous faisons abstraction, ici, des Écoles normales et des séminaires qui avaient vocation, pour les premières, à former les maîtres d'écoles primaires, et pour les seconds, à former les futurs prêtres. Nombre de ces établissements remontent aux années 1920, et avant pour certains.

l'Église Ngumba, l'Église Protestante Africaine »[14]. Les *Ngoumba* avaient estimé que leur langue était menacée de disparition à cause de l'usage généralisé, par la Mission Presbytérienne Américaine, du *bulu* au détriment des autres langues du sud du pays. Un autre conflit opposera l'administration coloniale française et le sultan des *Bamoun*. Il portera sur l'utilisation de la langue et de l'écriture *bamoun* à l'école :

> Le Sultan Ibrahim Njoya qui domina la vie intellectuelle de sa région à la fin du dix-neuvième siècle […], inventa son propre alphabet et écrivit plusieurs volumes consacrés au droit, au savoir et aux coutumes Bamuns. Ce n'est que dans les années 1920 que cette écriture fut abandonnée, lorsque les Français détruisirent ses presses, fermèrent toutes ses écoles et imposèrent leur propre langue et matériel pédagogique[15].

Survenus relativement tôt, ces conflits entre des acteurs du champ littéraire camerounais de l'époque coloniale témoignent de la concurrence précoce des forces qui se font sentir à l'intérieur du champ. Par conséquent, celui-ci ne connaîtra pas, ou du moins pas de la même manière qu'en France, dans son évolution, les « trois états » de Pierre Bourdieu. Tout au plus pourrait-on dire que cette évolution a été favorisée par l'influence des champs européens, et surtout français, jouissant déjà d'une relative autonomie à l'époque de la ruée des puissances européennes sur l'Afrique. La relation du sous-champ francophone avec les autres secteurs du Cameroun ou avec ceux des pays étrangers ne relève pas d'une « subordination structurale », mais plutôt d'une interaction créatrice ou d'une influence réciproque. Dès l'origine, les écrivains camerounais ne sont pas des professionnels vivant des subsides de mécènes ou soumis à un ordre religieux, politique…, mais des artistes au service de leurs propres convictions, même si celles-ci sont influencées par la religion, la politique, etc. Tels se présentent les auteurs indigènes qui accompagnent les missionnaires dans leur œuvre évangélisatrice, qui s'inspirent de leurs cultures camerounaises et qui, plus tard, s'insurgent contre le colonialisme. C'est le cas, entre autres, de Yoshua Dibundu, de Martin Itondo, d'Ibrahim Njoya et de Mongo Beti.

Ainsi se constitue, *grosso modo*, le champ littéraire camerounais à l'ère coloniale. Pour Alain Ricard, l'autonomie de ce champ ne fait

---

[14] *Cf.* VAN SLAGEREN (J.), « Aux origines des Églises protestantes du Cameroun », dans *Histoire du christianisme au Cameroun*, *op. cit.*, p. 89.
[15] *Cf.* http://www.cameroun-plus.com, *loc. cit.*

pas de doute, mais le terme est à entendre ici dans un sens qui n'est pas celui de Bourdieu, et qui est proche de celui d'indépendance ou d'appropriation. Elle remonte au 19e siècle et ne demande qu'à être confortée au travers d'un certains nombre de « dynamiques » dont « la première [...] est la réappropriation de l'histoire » [16] :

> Il faut évaluer l'œuvre de pionniers comme Rudolf Dualla Manga ou Paul Mtessi. [...]. L'œuvre de Njoya, « l'ancêtre, philosophe et savant, roi des Bamun, inventeur d'un système d'écriture. Premier écrivain camerounais », mérite une attention toute particulière [17].

L'inventivité est bien au principe de la littérature camerounaise d'une époque coloniale qui ne lui a servi que de contexte. Elle implique une autonomie relative du champ, même si c'est sous l'influence d'une configuration européenne déjà consolidée. Qu'il y ait eu une influence étrangère n'est en rien en contradiction avec cette forme d'autonomie qu'on pourrait qualifier d'*autonomie d'appropriation*, pour la distinguer de l'autonomie au sens de Bourdieu, laquelle a été pensée dans un cadre essentiellement national et monolingue, en dehors de toute occupation ou domination symbolique étrangère, mais aussi en fonction d'une société où les rapports de classe avaient une configuration forcément très différente.

Le rôle des Missions et des Églises

À l'heure actuelle, les Missions religieuses occidentales jouent plus qu'un rôle de catalyseur de cette inventivité fondatrice d'une telle autonomie [18]. Le contexte de l'époque coloniale où elle s'est d'abord constituée ne pouvait que favoriser cette inventivité. Parmi

---

[16] RICARD (Alain), « Autonomie et universalité de la littérature camerounaise », http://www.cean.sciencespobordeaux.fr/pageperso/breme.pdf ; article publié en février 1996 ; site consulté le 9 janvier 2011 ; p. 2.

[17] RICARD (A.), « Autonomie et universalité de la littérature camerounaise », *art. cit.* ; cet auteur ne précise pas qui il cite.

[18] Il convient de préciser que cette inventivité n'est pas le privilège des seuls auteurs d'œuvres fictionnelles. En ont fait preuve des indigènes qui ont aidé à traduire et qui, plus tard, ont eux-mêmes traduit les textes bibliques des langues occidentales aux langues locales. L'on prend mieux la mesure de cette inventivité en se rappelant qu'il n'est pas aisé de traduire un texte aussi complexe que la Bible sans en trahir l'esprit. C'est la raison pour laquelle Paul Mbendé, par exemple, mériterait d'être applaudi au même titre que Ferdinand Oyono et les autres. Dans les années 1950, ce pasteur baptiste avait initié une nouvelle traduction de la Bible en *douala*. Celle-ci parut à Paris en 1956, après un travail de collaboration avec le missionnaire Paul Helmlinger – *cf.* VAN SLAGEREN (J.), « Aux origines des Églises Protestantes du Cameroun », *art. cit.*, p. 65.

les « lumières » à apporter aux indigènes, celles qui sont de nature spirituelle et intellectuelle apparaissaient comme prioritaires pour dissiper les doubles « ténèbres » du paganisme et de l'ignorance. L'administration coloniale, se contentant de superviser et de subventionner les opérations, a laissé aux Églises le soin de convertir lesdits indigènes et de leur dispenser l'instruction nécessaire à leur ouverture à ce qu'elle concevait comme la Civilisation. C'est en particulier le cas de l'administration allemande qui, « fidèle à la logique *Christianisierung* = *Zivilisierung* », « a accordé pratiquement le monopole de l'œuvre scolaire en 1907 aux confessions chrétiennes, ainsi que l'appui financier nécessaire au fonctionnement des écoles » [19].

Cette situation ne change pas fondamentalement à l'époque de l'administration franco-britannique. L'héritage infrastructurel et institutionnel des Allemands ne pouvait être radicalement modifié, d'autant que ces deux pays avaient aussi connu des périodes où l'institution scolaire était laissée à la seule expertise des religieux. Ce n'est que plus tard, notamment dans les années 1940, que l'administration coloniale instaurera l'École publique laïque, certes sans arrêter de subventionner l'École confessionnelle, mais en le faisant plutôt parcimonieusement. Cependant, parce qu'il était fondé sur une plus longue tradition, l'enseignement dans les établissements confessionnels restera globalement le meilleur, et ce jusqu'à nos jours. Sont très réputés, à cet égard, les séminaires d'Akono, de Mvolyé, etc., l'École normale de Foulassi, les collèges Vogt et de la Retraite de Yaoundé, Libermann de Douala, Saint Joseph de Sasse, Évangélique de Libamba, etc. Sont sortis de ces établissements les meilleurs et les plus grands cadres, ainsi que beaucoup de grandes figures de la République d'hier et d'aujourd'hui.

Parmi ces grandes figures se trouvent, naturellement, des écrivains de renom. Le fait est que les plus grands classiques littéraires du Cameroun datent de l'époque coloniale (et des quelques années qui ont suivi l'indépendance), et que leurs auteurs ont été formés dans le moule missionnaire, ne serait-ce qu'à l'école primaire. Aussi peut-on se poser la question de savoir si, sans ce moule, on aurait eu *Ville cruelle*, *Le Vieux Nègre et la médaille*, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée*, *Trois prétendants… un mari*, *Afrique nous t'ignorons*, etc. On peut en douter, car s'y expriment, çà et là ou obsessionnellement, de manière manifeste ou latente, l'attachement à l'Église,

---

[19] MESSINA (J.-P.), « L'Église catholique au Cameroun : la période missionnaire », dans *Histoire du christianisme au Cameroun*, *op. cit.*, p. 143-144.

ou, davantage encore, cette forme inversée de l'attachement que constitue le parricide œdipien commis symboliquement contre elle.

La littérature et la chanson étant intimement liées, on ne peut pas ne pas évoquer ici le rôle de la Mission Presbytérienne Américaine dans la naissance et l'évolution de l'hymne national camerounais. C'est un rôle d'encouragement et d'encadrement dont J. Van Slageren évoque les circonstances :

> En 1928, l'École normale de Foulassi s'était déjà acquis une grande renommée [...] par la composition de l'hymne qui sera adopté officiellement par l'Union des Populations du Cameroun (UPC) en 1948, interdit par l'administration coloniale, puis repris comme hymne national par le premier gouvernement camerounais indépendant en 1960. De fait dès 1928, des élèves de la première promotion, Minkyo Bamba et Jean Jam Afan, aidés musicalement par Camille Chazeaud, professeur d'instruction civique et de musique, un Suisse naturalisé américain, se mirent à en composer les paroles, qui seront réactualisées plus tard [20].

Tributaire des établissements scolaires des Missions, la littérature camerounaise de l'époque coloniale l'est aussi largement des imprimeries et des éditions missionnaires. De ces infrastructures sont sorties des Bibles en langues locales, des manuels scolaires [21], des journaux [22], des périodiques, des œuvres littéraires et des ouvrages en tous genres. Créées trois ans seulement après l'indépendance, en 1963, à l'initiative des Églises protestantes de divers pays d'Afrique, les éditions CLÉ (abréviation de Centre de Littérature Évangélique) de Yaoundé semblent avoir pris la relève de ces infrastructures, à l'exception des éditions catholiques Saint-Paul, dont l'implantation camerounaise remonte à 1950 à Yaoundé [23]. Le rayonnement national et international de ces deux structures fait qu'elles occupent aujourd'hui la première place dans le paysage de l'édition au Cameroun.

L'édition missionnaire accompagne donc, de manière essentielle, les trois phases successives, dégagées plus haut, de l'histoire de la

---

[20] VAN SLAGEREN (J.), « Aux origines des Églises Protestantes du Cameroun », *art. cit.*, p. 97.

[21] Dans les écoles primaires catholiques, par exemple, tous les manuels scolaires des années 1965-1972 que nous avons nous-mêmes utilisés étaient conçus et édités par des missionnaires, au Cameroun ou à l'étranger.

[22] Dont le célèbre journal catholique *L'Effort camerounais*.

[23] L'histoire et le rôle des éditions et des imprimeries Saint Paul en Afrique mériteraient une étude spécifique, qui dépasse le cadre de notre réflexion.

littérature camerounaise à l'époque coloniale. Cependant, la troisième phase, celle de l'anticolonialisme, lui échappe en partie, les grands chantres [24] de cette mouvance se faisant éditer en France où ils résident et où ils écrivent leurs chefs-d'œuvre.

Enfin, l'apport majeur des Missions et des Églises au champ littéraire camerounais, est, selon nous, la fixation scripturale des langues locales. En effet, l'écriture, au sens de graphie, est la base préalable à toute littérature et, *a fortiori*, à toute organisation du champ littéraire. Or l'administration coloniale n'est pas contre le principe de la promotion des langues camerounaises, ne serait-ce que pour un usage pédagogique et religieux. Cependant, les Allemands sont plus ouverts à ce principe que les Français : c'est à leur époque que le sultan Ibrahim Njoya invente son écriture idéographique, qu'il fonde ses écoles et qu'il imprime ses manuels d'enseignement en *bamoun*, autant d'efforts que les Français réduiront brutalement à néant.

Éléments essentiels de la culture locale à la promotion de laquelle s'attèlent les Missions et les Églises, les langues du Cameroun font alors l'objet d'une fixation systématique qui est attestée aujourd'hui par un grand nombre de documents, ce dont se félicitent encore des populations quelques années seulement après l'indépendance du pays. Rapportant le « Témoignage d'un couple missionnaire néerlandais, Gerrit et Pien Stegeman, qui était, entre 1965 et 1973, au service de l'Église de Bamoun » [25], Jaap Van Slageren cite le sultan des *Bamoun*, Seidou Njimoluh, qui, le dimanche 3 mars 1968, dans un temple de Foumban, manifeste ainsi sa satisfaction de voir le *Nouveau Testament* enfin traduit en *bamoun*. Pour ce sultan, «Maintenant que [leur] langue a été imprimée », les *Bamoun* « [sont] devenus un vrai peuple » et le « resteron[t] toujours [...] ! » [26].

Ces propos ont une résonance de reconnaissance et d'hommage à l'endroit de l'Église, d'autant plus qu'ils sont le fait d'un roi musulman. Peu importe que le salut culturel vienne des chrétiens, l'essentiel étant qu'il renforce les liens entre les *Bamoun* de toutes les confessions religieuses. Ceci explique en partie l'animosité de l'administration française contre ces initiatives. Outre leur lien avec les missions, et avec des missions d'origine « étrangère » de surcroît, elles procèdent en effet d'une intention délibérément commu-

---

[24] Nous pensons surtout à Ferdinand Oyono et Mongo Beti.

[25] VAN SLAGEREN (J.), « Aux origines des Églises Protestantes du Cameroun », *art. cit.*, p. 56 (note).

[26] VAN SLAGEREN (J.), « Aux origines des Églises Protestantes du Cameroun », *art. cit.*, p. 56.

nautariste, à l'opposé de la conception unifiante et centralisée de l'État français.

Il est cependant regrettable que des dispositions n'aient pas été prises pour pérenniser et faire fructifier cet important héritage culturel. Depuis les années 1950, on enseigne de moins en moins les langues locales dans les établissements scolaires, y compris les établissements confessionnels. Une des conséquences, et pas des moindres, en est qu'on n'écrit plus en ces langues que l'on maîtrise, dès lors aussi, de moins en moins. À l'approche de l'indépendance et après, le fait est que les Églises locales ne prennent pas le relais des Missions pour perpétuer la tradition de l'enseignement de ces langues et encourager leur usage scriptural, ce qui est lourd de conséquences pour le champ littéraire camerounais d'aujourd'hui. Une autonomie d'appropriation plus complète de ce champ n'impliquerait-elle pas la pratique généralisée de l'écriture en ces langues ? Alain Ricard semble le penser. Tout en se félicitant de l'autonomie dudit champ, il n'en pose pas moins le problème de l'absence d'œuvres littéraires en langues camerounaises, à l'instar des œuvres poétiques :

> Seuls des travaux d'édition des langues nationales […] permettront de donner un second souffle à la poésie camerounaise […] qui s'épuise justement parce qu'elle ne peut s'alimenter à la tradition saisie dans son aspect textuel. Combien de textes soi-disant traditionnels ne sont que des adaptations ou des récritures, en somme des ersatz de tradition, en en présentant une vision expurgée, aseptisée, sans […] son caractère rugueux [?] [27].

Une littérature camerounaise qui se voudrait authentique se devrait donc d'être profondément enracinée dans la tradition dont la langue locale écrite est un élément essentiel. Il ne s'agit pas de ne pas écrire en français ou en anglais, mais de le faire sans pasticher les écrivains de France ou de Grande-Bretagne, et en exploitant les traditions camerounaises, y compris les langues, quand on ne prendrait pas le parti d'écrire rien qu'en ces dernières. Cela reviendrait à s'approprier ces langues occidentales en les soumettant à la logique des langues endogènes, un peu à la manière d'Ahmadou Kourouma.

Les Missions n'ont donc pas vraiment failli à ce qu'elles concevaient comme leur devoir de promotion des langues camerounaises. Elles ont jeté de solides bases qui ne demandent qu'à être exploitées par les Camerounais dans un sursaut d'orgueil et de fierté devant

---

[27] RICARD (A.), « Autonomie et universalité de la littérature camerounaise », *art. cit*.

s'accompagner d'une réelle volonté politique de renaissance culturelle. Ne serait-ce pas là le préalable à une véritable indépendance politique et économique de ce pays ? Raison pour laquelle a été créé, à l'École normale supérieure de Yaoundé, il y a près de quatre ans de cela, un département de Langues et Cultures Camerounaises (LCC). Celui-ci est voué à la formation de professeurs de ces matières dans les lycées et collèges. Tel nous semble le cadre général d'une réflexion sur la renaissance de la littérature en langues locales à partir de l'héritage missionnaire. De cette réflexion résultera, à coup sûr, la consolidation de cette autonomie d'appropriation du champ littéraire camerounais qui s'est constitué grâce à des dynamiques impulsées par les Églises occidentales, mais ressaisies et réinventées localement.

■ François GUIYOBA [28]

[28] ENS de Yaoundé.